

REGARD SUR LA PROBLEMATIQUE DE LA MORT CHEZ ALBERT CAMUS A TRAVERS *L'ÉTRANGER ET LA PESTE*

Deborah Ethel Sabo

PhD, Department of Languages

Nigerian Defence Academy, Kaduna- Nigeria.

Kazabdd@gmail.com

Résumé

*La mort est généralement redoutée par l'homme parce qu'elle le prive de son existence et met fin à son essence. Elle lui enlève ses bien-aimés et met fin à ses projets et à ceux de ses proches. La mort provoque des interruptions ou des changements inattendus dans les programmes humains. Lorsqu'elle frappe, elle jette une ombre sur l'environnement et les membres de la famille à laquelle elle a enlevé un être cher. En raison de son caractère destructeur inattendu, la mort est à la fois haïe et redoutée par l'homme. En tant qu'être humain, Camus ressentait le même sentiment à l'égard de la mort, mais au lieu de se laisser envahir par la peur qu'elle suscite, il a suggéré un moyen pour l'homme de vivre heureux malgré l'inéluctabilité de la mort. Ce moyen est la prise de conscience de la mort métaphysique, qui crée chez l'homme le défi par lequel il peut vivre sans craindre la mort physique. Le but de notre recherche est de montrer, à travers deux œuvres de Camus, en l'occurrence *L'Étranger* et *La Peste*, comment les êtres humains peuvent se comporter avec fierté et stoïcisme devant la mort. Notre analyse, basée sur la théorie de la thanatologie, a montré que la philosophie de Camus reflète l'incrédulité qui caractérise le XIXe siècle.*

Mots-clés : *Regard, mort physique et spirituelle, inéluctabilité*

Abstract

*Generally, death is feared by man because it deprives him of his existence and puts an end to his essence. It takes away his beloved ones and puts an end to his plans and those of his loved ones. Death causes unexpected interruptions or changes in human programmes. When it strikes and takes someone, it creates a sad atmosphere particularly for the members of the family of the deceased. Because of this unexpected destructive character, death is hated and also feared by man. As a human being, Camus had the same feeling towards death but instead of being overwhelmed by the fear caused by death, he suggested to man a way to live happily despite the inevitable advent of death. This way suggested by Camus is, having a deliberate consciousness of metaphysical death which provides a confidence that helps man to live without the fear of physical death. The aim of our research is to show, through two works by Camus, *The Stranger* and *The Plague*, how human beings can behave with pride and stoicism in the face of death. Our analysis, based on the theory of thanatology, has shown that Camus's philosophy reflects the incredulity that characterises the nineteenth century.*

Keywords : *A glance, physical and spiritual death, inevitability.*

Introduction

La mort est une partie intégrante de l'existence humaine ; elle visite l'homme suite à une maladie, un accident, un écrasement, un incendie, un accouchement, un naufrage ou à maintes autres événements tragiques. Lorsqu'un homme meurt, tout ce qui le concerne - sa famille, son travail, ses préférences - est aboli, son existence et son essence disparaissent. Albert Camus trouve l'idée de la mort comme l'expression ultime de l'absurde et pour lui, si l'homme veut vivre au vrai sens du terme, il lui importe de transcender la peur de la mort. L'homme ne doit pas chercher à s'échapper à la mort de quelque moyen que ce soit mais il doit plutôt l'attendre avec stoïcisme. Pour Camus et selon sa conception de l'absurdité de la vie, l'homme doit pouvoir montrer, à travers son rapport à la vie, son comportement et sa manière de jouir de la vie que la mort n'est rien malgré son caractère inéluctable. Guérin confirme cette philosophie de la jouissance de la vie dans l'ignorance même de la mort en écrivant : « ...if this world is meaningless and finite, the intensity of each moment should be savored to the full ; the concept of *vivre le plus* is an appeal for man to draw closer to the world and rejoice in the act of living » (13). La conception de la jouissance de vie selon Guérin corrobore ce que Camus appelle « Vivre sa mortalité ». Dans sa thèse de doctorat, Christine Manga explique la notion de vivre sa mortalité dans les mots suivants :

Camus enseigne à l'homme, de vivre hors du temps des craintes, des angoisses relatives au terme inexorable. Il veut que l'homme s'appartienne, qu'il sorte du temps car c'est ça qu'il considère comme avoir la conscience de la mort métaphysique (C. Manga, 2017, p. 25).

Il va sans dire que la plénitude de la vie ne saurait être appréciée que dans la transcendance de l'idée même de la mort. L'homme ne doit donc pas se cristalliser sur l'inévitable au point de se passer de l'essence même de la vie. Pour Camus, l'homme cherche un but et une signification, mais cette quête est en fin de compte futile. L'objectif de cet article est de discuter de cette position de jouissance de la vie face à la futilité et à l'inévitabilité que constitue la mort, et ceci à travers certaines œuvres de Camus afin de clarifier sa position par rapport à la question de l'existence qu'il considère absurde. Mais avant de nous lancer dans les discussions,

il nous plait de circonscrire notre analyse dans le cadre de la théorie de thanatologie.

1. La thanatologie comme théorie

La thanatologie est l'étude scientifique de la mort. Selon le dictionnaire Merriam Webster ;

Thanatology is a scientific discipline that examines death from many perspectives, including physical, ethical, spiritual, medical, sociological, and psychological ... as a science, thanatology examines attitudes toward death, the meaning and behaviors of bereavement and grief, and other matters, it is the description or study of the phenomena of death and of psychological mechanisms for coping with them (<https://www.merriam-webster.com/dictionary/thanatology>)...*en tant que science, la thanatologie examine les attitudes envers la mort, le sens et les comportements du deuil et du chagrin, et d'autres sujets, c'est la description ou l'étude des phénomènes de la mort et des mécanismes psychologiques permettant d'y faire face* (<https://www.merriam-webster.com/dictionary/thanatology> – **notre traduction**).

La thanatologie est un domaine interdisciplinaire qui fait appel à la psychologie, la sociologie, à l'anthropologie et à d'autres disciplines. Selon Emilie Tran Phong, la thanatologie s'intéresse plus particulièrement à trois grands sujets : la mort : sa nature, ses causes, ses modalités, le mourir : le vécu de la mort par les mourants et par leurs proches, le droit à la mort s'il existe (euthanasie, suicide), les manières de bien mourir ou de bien faire son deuil, l'accompagnement des familles confrontées à des disparitions traumatiques et l'après-mort : les techniques de gestion du cadavre (embaumement, exposition du corps, inhumation, crémation, etc.) et les rites funéraires, différents selon les civilisations et les sociétés. Nous nous servirions de l'aspect psychologique de la Thanatologie pour montrer la futilité de l'existence chez Camus.

2. La notion de la mort physique chez Albert Camus

La notion de la mort physique fait référence à la fin la vie d'un être vivant. Elle marque la séparation du corps et de l'esprit et est souvent associée à

la question fondamentale de l'existence qui, selon Camus, est absurde et futile. Cette philosophie se démontre chez Camus sur le plan psychologique de plusieurs façons :

2.1. L'insouciance ou le manque d'intérêt de Camus face à la problématique de la mort

L'insouciance se définit ici comme une attitude de détachement ou de négligence face à la perspective de la mort. C'est l'exemple de Meursault dans *L'étranger*, qui est resté indifférent à la réception de la nouvelle du décès de sa mère. Dans sa narration de l'événement, il annonce dans la première phrase ; « Aujourd'hui maman est morte. Ou peut-être hier, je ne sais pas » (A. Camus, 1942, p. 1). Ceci montre une insouciance qui se voit aussi dans la toute dernière phrase du roman ; « Il me restait à souhaiter qu'il y ait beaucoup de spectateurs le jour de mon exécution et qu'ils m'accueillent avec des cris de haine » (A. Camus, 1942, p.186).

Dans *La peste*, l'histoire commence par l'insouciance de Bernard Rieux un médecin qui est le héros du roman à l'annonce de l'apparition d'un rat mort retrouvé dans l'escalier de chez lui par sa femme de ménage. Malgré l'augmentation du nombre de rats morts jusqu'à huit mille peu de temps après selon la femme de ménage, « ...on avait collecté plusieurs centaines de rats morts dans la grande usine où travaillait son mari...le 28 avril, cependant, Ransdoc annonçait une collecte de huit mille rats environs et l'anxiété était à son comble dans la ville » (A. Camus, 1947, p. 21-22), Rieux a simplement dit, « ... ça en vaut toujours la peine » (A. Camus, 1947, p. 22). Après ce ravage sur les rats, la peste atteint aussi les êtres humains qui meurent par des centaines : « Il mourait des gens par des centaines...la cinquième semaine donna en effet trois cent vingt et un morts et la sixième, trois cent quarante-cinq » (A. Camus, 1947, p.77). Rieux est devenu responsable du combat contre la peste mais il est à peine touché par la grande perte des hommes qu'on enterrait en masse. A l'arrivée de Meursault à l'Asile de Marengo après la réception du télégramme lui annonçant le décès de sa mère, le Concierge de la morgue lui demande s'il veut voir le cadavre de sa mère mais il refuse :

À ce moment, le concierge est entré derrière mon dos. Il avait dû courir. Il a bégayé un peu : « On l'a couverte, mais je dois dévisser la bière pour que vous puissiez la voir. » Il s'approchait de la bière quand je l'ai arrêté. Il m'a dit : « Vous ne voulez pas ? » J'ai répondu : « Non. » Il s'est interrompu et j'étais gêné parce que je sentais que

je n'aurais pas dû dire cela. Au bout d'un moment, il m'a regardé et il m'a demandé : « Pourquoi ? » mais sans reproche, comme s'il s'informait. J'ai dit : « Je ne sais pas. » Alors tortillant sa moustache blanche, il a déclaré sans me regarder : « Je comprends » (A. Camus, 1942, p.14).

Le comportement de Meursault est étonnant parce que tout enfant qui connaît le vide que crée la perte d'un parent aurait souhaité voir son père ou sa mère pour une dernière fois à leur mort surtout si cet enfant n'était pas à leur côté au moment où ils meurent.

Le concierge de Dr Rieux montre aussi une insouciance à la question de la mort ; il ignorait qu'il y avait un fléau dans la ville et croyait que des méchants s'étaient plaisantés en déposant un rat mort dans l'escalier de son maître. Pourtant, il est le premier humain à succomber à la même peste : ...la présence de ce rat mort lui avait apparu non seulement bizarre mais elle constituait un scandale. La position de ce dernier était d'ailleurs catégorique : « il n'y avait pas de rats dans la maison... , il fallait donc qu'on eût apporté celui-ci du dehors. Bref, il s'agissait d'une farce (A. Camus, 1947, p.15). Malheureusement, il meurt de la peste :

Deux heures après, dans l'ambulance, le docteur et la femme se penchaient sur le malade. De sa bouche tapissée de fongosités, des bribes de mots sortaient, ... Verdâtres, les lèvres cireuses, les paupières plombées, le souffle saccadé et court, écartelé par les ganglions...La femme pleurait- N'y a-t-il pas d'espoir docteur ? - Il est mort, dit Rieux » (A. Camus, 1947, p. 27).

On s'attendait à ce que Meursault pleure le long du trajet entre Alger et Marengo et qu'il se presse pour regarder le corps de sa mère à son arrivée comme d'habitude, mais il ne le fait pas comme nous venons de mentionner plus haut et, avant qu'on ne ferme la bière finalement au point du départ pour le cimetière, Meursault refuse toujours de regarder sa mère ; « Les employés des pompes funèbres sont là depuis un moment. Je vais leur demander de venir fermer la bière. Voulez-vous auparavant voir votre mère une dernière fois ? » J'ai dit 'non' (A. Camus, 1942, p. 23).

Contre ce qui est conventionnel, Meursault boit aussi du café au lait et fume une cigarette lors de la veillée de sa mère :

Il m'a invité à me rendre au réfectoire pour dîner. Mais je n'avais pas faim. Il m'a offert alors d'apporter une tasse de café au lait. Comme j'aime beaucoup le café au lait, j'ai accepté et il est revenu

un moment après avec un plateau. J'ai bu. J'ai eu alors envie de fumer. Mais j'ai hésité parce que je ne savais pas si je pouvais le faire devant maman. J'ai réfléchi, cela n'avait aucune importance. J'ai offert une cigarette au concierge et nous avons fumé (A. Camus, 1942, p.17).

Ici on s'attend à ce qu'il refuse de manger même s'il a faim ; ce qui lui donnerait un visage morne et montrerait physiquement la profondeur de son deuil. Mais Meursault refuse de le faire.

La deuxième victime de la peste est le petit-fils de M. Othon, le juge d'instruction qui est atteint de la peste et meurt peu de temps après ;

Le petit garçon de M. Othon qu'on venait d'amener à l'hôpital et dont le cas semblait désespéré à Rieux... justement l'enfant, comme mordu à l'estomac, se plia à nouveau avec un gémissement grêle, secoué de frissons et de tremblements convulsifs et craquait sous les souffles répétés de la fièvre... le docteur reconnut alors que les cris de l'enfant s'étaient affaiblis, Castel était passé de l'autre côté du lit et dit que c'était fini (A. Camus, 1947, pp.175, 195,197).

C'est seulement dans la mort de cet enfant qu'on voit du souci chez les personnages ; il est à noter que les personnages concernés ici, sont les membres de l'équipe sanitaire composée de Rieux, Castel, Grand, Tarrou ainsi que le grand-père de l'enfant. A notre avis, leur souci n'est pas pour l'enfant mais du fait que leur expérience a échoué car ils ont utilisé l'enfant comme cobaye en lui administrant un nouveau sérum dans l'espoir qu'il allait guérir et qu'ainsi, ce sérum mettrait fin à la peste.

2.2 Indifférence émotionnelle de Camus face à la problématique de la mort

Que la mort ne signifie rien pour Camus, cela peut se voir aussi dans *L'étranger* où au lieu d'apprécier le fait que les amies de sa mère soient venues pour la veillée funèbre, Meursault est plutôt étonné par leur expression profonde de douleur. Il se plaint même des pleurs continus d'une des amies de sa mère dans la nuit :

Peu après, une des femmes s'est mise à pleurer. Elle était au second rang, cachée par une de ses compagnes, et je la voyais mal. Elle pleurait à petits cris, régulièrement : il me semblait qu'elle ne s'arrêterait jamais. Les autres avaient l'air de ne pas l'entendre. Ils étaient affaissés, mornes et silencieux. Ils regardaient la bière ou

leur canne, ou n'importe quoi, mais ils ne regardaient que cela. La femme pleurait toujours. J'étais très étonné parce que je ne la connais pas, j'aurais voulu ne pas l'entendre (A. Camus, 1942, pp.19-20).

En racontant son expérience lors de la veillée de sa mère, Meursault remarque un dévouement particulier de la part de l'un des vieillards : « ...je me souviens qu'à un moment j'ai ouvert les yeux et j'ai vu que les vieillards dormaient tassés sur eux-mêmes, à l'exception d'un seul qui, le menton sur le dos de ses mains agrippées à la canne, me regardait fixement comme s'il n'attendait que mon réveil » (A. Camus, 1942. p. 21). Ce vieillard particulier c'est M. Thomas Perez qui était intime avec madame Meursault de son vivant :

Mais en l'espèce, il avait accordé l'autorisation de suivre le convoi à un vieil ami de maman : « Thomas Pérez. » Ici, le directeur a souri. Il m'a dit : « Vous comprenez, c'est un sentiment un peu puéril. Mais lui et votre mère ne se quittaient guère. À l'asile, on les plaisantait, on disait à Pérez : « C'est votre fiancée. » Lui riait. Ça leur faisait plaisir. Et le fait est que la mort de Mme Meursault l'a beaucoup affecté. Je n'ai pas cru devoir lui refuser l'autorisation (A. Camus, 1942, pp. 22, 25, 26).

La dernière victime dont nous considérons la mort dans *La peste*, est Madame Rieux. Le début du récit montre cette femme partir se soigner ailleurs d'une maladie qu'on ignore. Curieusement, après cette mention du fait qu'elle soit malade et où le mari l'amène à la gare, rien d'autre n'est mentionné sur elle mais vers la fin du récit, on apprend par un télégramme que reçoit son mari, qu'elle est morte :

Sa femme, malade depuis un an, devait partir au lendemain pour une station de montagne...je me sens très bien, disait-elle... Dors si tu peux, dit-il. La garde viendra à onze heures et je vous mènerai au train de midi... Un moment après à la gare, il l'installait dans le wagon-lit... Puis il lui dit très vite qu'il lui demandait pardon, il aurait veillé sur elle et il l'avait beaucoup négligée... « Tout ira mieux quand tu reviendras. Nous recommencerons ». « Oui », dit-elle, les yeux brillants nous recommencerons (A. Camus, 1947, pp.16-17).

Par ailleurs, pendant que l'auteur fait les descriptions détaillées de l'état des malades et la lutte de Rieux pour les sauver, la seule information qu'il en donne est que sa femme est malade. Aucune mention du médecin

traitant chez qui elle est allée se faire soigner dans la station de montagne ni du processus de guérison mise en place avant qu'elle ne meure. Même pendant la période où l'attaque de la peste est immense et la lutte de docteur Rieux et ses co-équipiers est intense, la seule mention de sa femme vient comme une réponse à la question que lui pose Grand après avoir vu la photo de la dernière sur le bureau de son mari : « Rieux répondit que sa femme se soignait hors de la ville » (A. Camus, 1947, p.79). Après cela, on annonce seulement son décès :

Voilà pourquoi, sans doute, le docteur Rieux, au matin reçut avec calme la nouvelle de la mort de sa femme. Il était dans son bureau. Sa mère était venue presque en courant ... Quand elle revint, son fils tenait à la main le télégramme ouvert ... - Bernard, dit Mme. Rieux. Le docteur l'examina d'un air distrait. - Le télégramme ? demanda-t-elle. - C'est cela, reconnut le docteur. Il y a huit jours... Puis il dit à sa mère de ne pas pleurer, qu'il s'y attendait, mais que s'était quand-même difficile » (A. Camus, 1947, p. 264).

Le comportement de Rieux à la nouvelle de la mort de sa femme témoigne de l'idée de la banalisation, notion qui rejoint celle de Camus. Pour ce dernier, la mort est la fin de tout pour l'homme et après elle, il n'y a plus rien à attendre. Quand la mère de Rieux demande la date du décès de sa femme, il dit « il y a huit jours » puis il dit à sa mère de ne pas pleurer qu'il s'y attendait (A. Camus, 1947, p. 264). De même, quand Meursault n'apprécie pas la perte que ressent Monsieur Perez, le « fiancé » de sa mère et semble même se moquer de lui malgré le fait que celui-ci fait tout pour démontrer ses respects pour la défunte. Par exemple, M. Perez claudique mais il se rend au cimetière comme tout le monde, « ... C'est à ce moment que je me suis aperçu que Pérez claudiquait légèrement » (A. Camus, 1942, p. 27). Même en boitant, Perez fait tout pour assister aux étapes de l'enterrement de sa bienaimée « ... la voiture, peu à peu, prenait de la vitesse et le vieillard perdait du terrain (A. Camus, 1942, p. 27). Le dévouement de Perez à madame Meursault est immense et évident à tous y inclus Meursault mais il a refusé de le reconnaître :

Je me suis retourné et j'ai vu le vieux Pérez à une cinquantaine de mètres derrière nous. Il se hâtait en balançant son feutre au bout de bras ... Perez m'a paru très loin, perdu dans une nuée de chaleur, puis je ne l'ai plus aperçu. Je l'ai cherché du regard et j'ai vu qu'il avait quitté la route et pris à travers champs... J'ai compris que

Pérez qui connaissait le pays coupait au plus court pour nous rattraper (A. Camus, 1942, pp. 28-29).

Meursault aurait dû apprécier cette expression immense d'amour par les amis de sa mère ; on attendrait même qu'il leur serre la main et s'agenouille. Mais il se fout de toutes ces attentes parce qu'il veut vivre sa propre vie. En créant Meursault comme nous le voyons, Camus a montré qu'une fois mort, il est inutile de suivre des règles quelles qu'elles soient, parce que la mort c'est la fin de l'homme et voilà pourquoi, l'homme doit bien jouir de son existence comme il veut avant que la mort ne vienne l'interrompre. Camus veut que l'homme respecte la primauté de son existence sur son essence. Affirmant ceci, Gérard Gonzes fait savoir comment, dans *Noces à Tipasa* et lors d'un éloge à son Algérie natale, Camus montre à l'homme comment vivre en face de la mort inévitable :

Voici qui est rouge ; qui est bleu ; qui est vert. Ceci est la mer, la montagne, les fleurs. » « L'odeur des absinthes, la lumière aveuglante, le tumulte des parfums et du soleil » et tout cela est lié pour lui à la joie du corps : « êtreindre un corps de femme, c'est aussi retenir contre soi cette joie étrange qui descend du ciel vers la mer. » Hymne à la vie ! <http://www.gerard-gouzes.com/article-albert-camus-43868275.html>

3. La notion de la mort spirituelle chez Camus

Elle fait référence à la perte ou à la séparation de l'esprit de son essence divine ou de sa propre spiritualité. Cela peut se produire lorsque l'individu s'éloigne de ses valeurs divines, de ses croyances ou de principes spirituels. La mort spirituelle selon le christianisme est l'état dans lequel se trouve l'homme après la mort physique. Cette notion s'explique dans la *New International Version de la Bible* en ces termes :

Brothers and sisters, we do not want you to be uninformed about those who sleep in death, so that you do not grieve like the rest of mankind, who have no hope. ¹⁴ For we believe that Jesus died and rose again and so we believe that God will bring with Jesus those who have fallen asleep in him. ¹⁵ According to the Lord's word, we tell you that we who are still alive, who are left until the coming of the Lord, will certainly not precede those who have fallen asleep. ¹⁶ For the Lord himself will come down from heaven, with

a loud command, with the voice of the archangel and with the trumpet call of God, and the dead in Christ will rise first. ¹⁷ After that, we who are still alive and are left will be caught up together with them in the clouds to meet the Lord in the air. And so, we will be with the Lord forever. ¹⁸ Therefore encourage one another with these words (1Thessalonians 4: 13-18).

On comprend donc qu'à la cessation de son dernier souffle, l'homme entre dans un monde nouveau et spirituel où il continue de vivre. Mais la vie qu'il possède à ce moment, est éternelle ; ceci veut dire qu'elle est sans fin et non pas comme la vie physique. La vie éternelle selon la Bible est vécue soit au Ciel auprès de Jésus Christ, soit à l'Enfer avec le diable selon la manière dont le/la mort(e) a vécu(e) sur terre. Vivre éternellement à l'enfer selon le Christianisme, c'est la mort spirituelle et pour l'éviter, le chrétien tandis qu'il vit physiquement, doit s'assujettir complètement aux dogmes bibliques. Camus est indifférent à cette philosophie, ce qui témoigne de son éloignement du divin et de la déconnexion de l'identité spirituelle.

3.1. Camus et l'éloignement du divin

Selon Levi-Valenci (1985), Camus a refusé de chercher des solutions divines pour résoudre des problèmes humains. C'est ce caractère qu'exhibe Meursault dans *L'étranger*. En fait Meursault est le reflet de Camus qui a perdu sa foi : « ... dès le début de sa carrière d'écrivain, au moment où il n'a encore que 20 ans, Camus informe, non sans regret, la perte de sa foi » (J. Levi-Valenci, 1985, p. 21). Camus démontre que la mort spirituelle est, une réaction aux ravages psychologiques causés par la mort physique et que la conception chrétienne n'est que l'effort que l'homme fait pour découvrir ce qui se trouve par-delà la mort. Camus s'est préoccupé de trouver une solution à l'effroi qu'ont les hommes sur ce qui advient après la mort physique. Il croit que, tout finit à la mort donc, l'homme ne doit ni la craindre, ni ce qui viendra après elle. Il doit plutôt faire face à la mort en refusant de se soucier de son avènement et avec une attitude comme telle, l'homme pourra bien jouir de son existence. Camus a refusé la croyance chrétienne y inclut ce qui advient après la mort physique.

3.2. La déconnexion de l'identité spirituelle chez Camus.

La déconnexion de l'identité spirituelle se produit lorsque l'individu perd le contact avec sa dimension spirituelle, ses valeurs ou à ses croyances. N'est-ce pas ce à quoi on assiste chez Camus ? Dans *L'homme révolté* il déclare ;

« Il ne me plaît pas de croire que la mort ouvre sur une autre vie... que signifie pour moi une signification hors de ma condition » ? (A. Camus, 1951, p. 132). De même, dans *L'étranger* et à travers Meursault, Camus montre son insouciance de ce qui le dépasse et à cause de cela, il ne craint pas du tout la mort ; « Mais quoi ! La mort n'est rien pour les hommes comme moi (A. Camus, 1942, p.115). Camus n'a pas de place pour un Dieu au sens religieux du terme car, dans *Camus et le Sacré : Une Mise en Contexte citée dans ses 'Noces pour une seule femme'* Géraldine F. Montgomery avoue que ;

Albert Camus a, face au sacré, une attitude restrictive en même temps que désirante, en accord avec le principe de la "mesure" Les moments où s'affirme dans son œuvre l'empire illimité du sacré sont rares, ce qui révèle assez la réticence de Camus à l'égard d'une expérience qui lui paraît surtout destructrice. Ce n'est pas qu'il la sous-estime, au contraire, il semble plutôt vouloir l'éviter ou l'oublier (G. F. Montgomery, 2007, p.28 in https://doi.org/10.1163/9789004456044_006).

Selon Montgomery, pour Camus, il n'y a de place pour personne outre ce monde physique. Le philosophe Garnham dans *Twentieth Century Textes* témoigne aussi l'incroyance de Dieu chez Camus lorsqu'il écrit :

Camus recognised that man was no longer able to give adherence to anything beyond that which his eyes could see; the reality before him had become the ultimate reality. God was dead: there was no guarantee of permanence or moral values. Man was alone, without help or guidance, and consequently more conscious of the responsibility for his conduct, which now rested on his shoulders alone. In an age of violence and injustice, of the subjugation of the weak by the strong it was no longer possible to believe in a personal, benevolent deity. At a time when the sword was wielded for conquest alone, and brought with it a new degree of suffering, it was no longer possible to expect that evil will be punished, and that its reign on earth should go unhindered by human effort. Camus voiced the alternatives as he saw them... either God is impotent or rather God does not exist, in which case, it was for man to find a system of life, a scheme by which he might live and through which he might achieve an order. If in the future, there was to be a hierarchy of values to replace that lost in the rejection of God, it was to be sought in the world of man. If there was to

be saints, they will be saints without God (B.G. Garnham, 1995, p. xi-xii).

Abondant dans le même ordre d'idée, Quintrell (1969) fait savoir que le bonheur des anges n'a pas de sens pour Camus. Selon ce dernier, le christianisme représente une évasion de l'angoisse qu'éprouve l'homme moderne en face de l'absurde. Camus rejette donc la solution chrétienne qui implique une dépendance totale d'un Être suprême à qui il rendra compte de son existence sur terre.

Conclusion

L'attitude de Camus envers la mort, physique comme spirituelle témoigne de sa conception absurde de la vie. Cela ne surprend guère lorsqu'on sait qu'il est influencé par la philosophie existentialiste. Camus a grandi au XXe siècle caractérisé par une grande incroyance non seulement dans la divinité mais aussi dans la certitude de tout système qui donne des explications aux mystères de la vie tels que le phénomène de la mort et autres faits mystérieux dont la compréhension dépasse l'entendement de l'homme. Contrairement à la croyance chrétienne selon laquelle la mort est un passage de la demeure terrestre à une autre, céleste et meilleure que celle-ci, la mort est la fin de l'existence humaine. Elle est un phénomène qu'on ne doit ni craindre, ni chercher à s'en échapper. D'après ce raisonnement, l'homme ne pourra jouir pleinement de son existence tant qu'il aura peur de la mort. Camus pense qu'une fois que l'homme aura perdu sa peur de la mort, il mènera une existence merveilleuse parce qu'il sera maître de tout ce qui le concerne et fondera ses actions uniquement sur ce dont il est certain et ne perdra pas son temps à imaginer un monde soi-disant paradisiaque dont il n'est pas sûr. Dans son article intitulé « Albert Camus et la question de Dieu : Un regard sur la crise du sens dans l'œuvre camusienne », Rouhollah, affirme cette position lorsqu'il écrit :

Étant un philosophe des Lumières Camus cherche des certitudes raisonnables pour vivre et voit dans la foi religieuse le "saut dans l'irrationnel" qui détourne l'esprit de la réalité, et où l'homme nie sa raison et sa "conscience lucide" (<http://www.teheran.ir/spip.php?article931#gsc.tab=0>).

Camus est contre la notion chrétienne d'une autre vie après la mort et voilà pourquoi il a poussé loin l'analyse de l'absurdité de la condition

humaine, du non-sens de la vie d'hommes confrontés inéluctablement à la mort, alors qu'existe en eux une aspiration à l'éternité. Il prône plutôt la révolte et la recherche du bonheur qui pour lui, sont le simple accord entre un être et l'existence qu'il mène.

Références

- Albert Camus**(1942), *L'Étranger*, Paris, Gallimard.
- Albert Camus** (1947), *La Peste*, Paris, Gallimard.
- Albert Camus** (1942-1951), *Les Carnets II*, Paris, Gallimard.
- Albert Camus** (1959), *Noces suivi de l'été*, Paris, Gallimard.
- Albert Camus** (1951), *L'homme révolté*, Paris, Gallimard.
- Albert Camus** (1956), *La chute*, Paris, Gallimard.
- Barry George Garnham** (1995), *Twentieth Century Texts: Albert Camus' La Chute*, London, Routledge.
- Jean Yves Guérin** (2013), *Albert Camus, Littérature et politique*, Paris, Honoré Champion.
- Howard Long** (1978), *The New International Version*, New York, Harper Collins Publishers.
- Jacqueline Levi- Valensi** (1985), « Camus devant le sacré ». *Les critiques de notre temps et Camus* Vol 20, n° 1. pp. 68-97.
- Johanna Quintrell** (1969), *Albert Camus : la tentation de l'innocence*, Thèse, University of Canterbury.
- Rouhollah Hosseini** (2009), « Albert Camus et la question de Dieu Un regard sur la crise du sens dans l'œuvre camusienne » *La Revue de Teheran, Mensuel Culturel Iranien en Langue Française*, No.41, 931.
- Ruth Reichelberg** (1983), *Albert Camus une approche du sacré*. Paris, éditions Nizet.

Sites Internet

- (<http://www.gerard-gouzes.com/article-albert-camus-43868275.html>).
- (<https://publicthings.substack.com/p/7-on-the-influence-of-tuberculosis>).
- (https://doi.org/10.1163/9789004456044_006).